

## CHAPITRE IV.

LE LANGAGE DU NOUVEAU TESTAMENT, PREUVE DE SON  
AUTHENTICITÉ.

Les hébraïsmes du Nouveau Testament sont tellement frappants qu'on les a de tout temps remarqués et signalés et qu'on les a donnés toujours comme une preuve de l'origine judaïque des livres qu'il renferme<sup>1</sup>, ainsi que nous l'avons dit en commençant.

Il est donc inutile d'insister sur ce point. Mais ce que l'on n'a jamais fait ressortir assez expressément<sup>2</sup>, croyons-nous,

<sup>1</sup> Voir W. H. Guillemard, *Hebraisms in the Greek Testament*, in-8°, Cambridge, 1879; D. Schilling, *Commentarius exegetico-philologicus in hebraïsmos Novi Testamenti*, in-8°, Malines, 1886. Cf. B. Winer, *Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms*, 5<sup>e</sup> édit., in-8°, Leipzig, 1844, p. 15-23; Berger de Xivrey, *Mémoire sur le style du Nouveau Testament*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1858, t. xxiii, p. 1 et suiv.; Ed. Hatch, *Essays on biblical Greek*, in-8°, Oxford, 1889 (cf. du même, *The influence of Greek ideas and usages upon the Christian Church*, in-8°, Londres, 1890); Ch. H. Hoole, *The classical Element in the New Testament considered as a proof of its Genuineness*, in-8°, Londres, 1888; H. Simcox, *The language of the New Testament*, in-8°, Londres, 1894.

<sup>2</sup> On a bien noté, en passant, dans les idiotismes du Nouveau Testa-

c'est que les auteurs des Évangiles ne connaissaient pas d'autre langage philosophique et psychologique que celui des Hébreux. Ce fait peut moins impressionner de prime abord, parce qu'il est plus négatif pour ainsi dire que positif, et cependant il en est le plus digne d'attention, parce qu'il est le plus caractéristique de tous.

Un faussaire, quelle que pût être son habileté, n'aurait certainement jamais songé à tromper ses lecteurs en imitant le style hébraïque par les traits qui échappent généralement à l'observation et que, de fait, personne jusqu'aujourd'hui ne semble avoir remarqués. Quoiqu'on ne doive user qu'avec discrétion des arguments intrinsèques, il sera donc utile et légitime de se servir de celui qui vient d'être indiqué et de le mettre en lumière.

Montrons d'abord que la langue qu'on peut appeler philosophique du Nouveau Testament est purement sémitique.

Bien que les Hébreux n'eussent point cultivé la philosophie et fussent même dénués de génie philosophique, ils avaient cependant, comme nous l'avons dit, les notions philosophiques essentielles et indispensables.

Tous les hommes ont une certaine idée de la prose et de la poésie, puisqu'ils distinguent les vers du langage non mesuré, et malgré cela il y en a beaucoup qui ignorent, avec M. Jourdain, qu'ils s'expriment en prose. Tous les hommes ont aussi une notion confuse des voyelles et des consonnes, puisqu'ils se servent des unes et des autres en parlant, sans pouvoir cependant distinguer nominativement les unes des autres. De même les hommes les moins cultivés ont aussi certaines idées philosophiques, quoiqu'ils ne les aient jamais réduites en système et qu'ils ne soient pas en état de s'en

ment, les expressions philosophiques avec les autres, mais, outre qu'on n'a pas donné à ce fait le relief qu'il semble mériter, on n'a pas signalé toutes les lacunes de la terminologie philosophique du Nouveau Testament.

rendre compte. Nous trouvons donc une philosophie, rudimentaire si l'on veut, mais néanmoins très réelle, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Leur théodicée est même infiniment supérieure à tout ce qu'ont jamais dit et enseigné les Grecs, parce qu'elle est d'origine divine; toutefois, pour notre dessein, nous ne nous occuperons ici que de la psychologie qu'on appelle expérimentale et de la terminologie philosophique.

Les Hébreux distinguent dans l'homme le corps et l'âme, formant par leur réunion le composé humain ou la personne humaine. Cette distinction se trouve aussi dans la philosophie grecque, mais les Juifs, pour l'exprimer, avaient des expressions particulières et pour ainsi dire consacrées. Or les auteurs du Nouveau Testament emploient toujours, pour désigner soit l'âme, soit le corps, soit ces deux substances unies ensemble, les mots grecs qui correspondent exactement aux mots hébreux et qui avaient été mis en usage parmi les Juifs hellénistes par la version grecque des Septante, non les expressions usitées chez les philosophes grecs.

La substance spirituelle et pensante porte en hébreu le nom de *r oua*; ce mot est rendu en grec par *pneuma*, et en latin, par *spiritus*.

Le nom par lequel le corps est souvent désigné dans le Nouveau Testament est particulièrement digne de remarque. A cause de sa pauvreté, la langue hébraïque n'avait pas de mot propre pour désigner le corps, et elle l'appelait « la chair, » *bâsar*. Les Évangélistes traduisent simplement le mot sémitique et donnent au corps le nom de *sarx* ou chair<sup>1</sup>. Le mot qui signifie proprement corps en grec, *sôma*, ne désigne ordinairement dans saint Matthieu, saint Marc et saint

<sup>1</sup> Σάρξ, Joa., vi, 33; Matth., xix, 5; xxvi, 41; Marc, x, 8; xiv, 38; Joa., i, 14; vi, 51; I Pet., iv, 2.

Jean<sup>1</sup> que le corps mort, le cadavre<sup>2</sup>. Saint Paul et saint Luc, au contraire, s'en servent dans l'acception ordinaire<sup>3</sup>, tout en employant aussi le mot « chair » selon l'idiotisme sémitique<sup>4</sup>.

Le mot *psychê*<sup>5</sup>, « âme, » *anima* des Latins, correspondant au *néfesh* hébreu, signifie souvent, comme dans l'Ancien Testament, l'homme composé de corps et d'âme, et la vie qui est le résultat de l'union du corps et de l'âme. Ce sens de « vie, » qui est sémitique, est fréquent dans le Nouveau Testament. « Ils sont morts, ceux qui cherchaient l'âme (*psychê*), c'est-à-dire la vie de l'enfant (Jésus), » dit saint Matthieu<sup>6</sup>. « Ne vous mettez pas en peine pour votre âme (*psychê*) de ce que vous mangerez<sup>7</sup>, » lisons-nous dans le sermon sur la montagne. — « Est-il permis, demande Jésus-Christ aux Juifs en saint Marc, de faire le bien ou le mal les jours de sabbat, de sauver une âme (*psychên*) ou de la tuer, » de guérir un malade ou de le laisser mourir<sup>8</sup>? « Aimer son âme (*psychê*), la perdre, la trouver, la sauver, » c'est aimer, perdre, trouver, sauver sa propre vie. « Le bon pasteur donne son âme (*psychê*) ou sa vie pour ses brebis<sup>9</sup>. » « Celui qui

<sup>1</sup> Σωμ. Matth., xiv, 12; xix, 5; xxvii, 58; Marc, x, 8; xv, 43; Joa., xix, 31, 38, 40; xx, 12; Jude, 9. Aussi dans saint Luc, xvii, 37; xxiii, 52, 55; Act., ix, 40; Heb., xiii, 3.

<sup>2</sup> Excepté dans saint Matthieu, v, 29 et suiv.

<sup>3</sup> Luc, xi, 34; xii, 23; I Cor., vi, 13, 19 et suiv.

<sup>4</sup> Luc, iii, 6; Act., ii, 30 (26); II Cor., xii, 7; Gal., iv, 14; Eph., v, 29; Heb., ix, 10, 13, etc. On remarque dans ces passages que, quoique saint Paul et saint Luc connaissent mieux le grec que les autres écrivains du Nouveau Testament, les habitudes juives l'emportent souvent et les font parler d'après l'usage sémitique.

<sup>5</sup> Ψυχή.

<sup>6</sup> Matth., ii, 20; cf. xx, 28; Marc, x, 45; Luc, vi, 9; xii, 20, 23; Joa., xii, 25; Act., xx, 24; Rom., xvi, 4, etc.

<sup>7</sup> Matth., vi, 25; Luc, xii, 22.

<sup>8</sup> Marc, iii, 4.

<sup>9</sup> Joa., x, 11.

perdra son âme » ou sa vie en souffrant le martyre pour la cause de Jésus-Christ, trouvera « son âme » ou la véritable vie<sup>1</sup>. Dans ce dernier passage, comme dans plusieurs autres du Nouveau Testament, le mot *psychê* désigne, la seconde fois qu'il est employé, la vie future, la vie éternelle.

Un sens encore plus particulier du mot *néfesh* dans l'Ancien Testament et de *psychê* dans le Nouveau, sens qui est la conséquence de la signification de « composé humain, d'homme, » donnée à ces mots, c'est qu'ils servent à exprimer la première personne; « mon âme » correspond à « je » ou « moi » comme dans les premières paroles du cantique de la Très Sainte Vierge :

Mon âme glorifie le Seigneur  
Et mon esprit tressaille en Dieu, mon salut<sup>2</sup>.

La *néfesh* des Hébreux et, par suite, la *psychê* du Nouveau Testament, est considérée comme ce qui en nous aime ou hait, se réjouit ou s'attriste, souffre ou se livre au plaisir, craint ou espère, bénit ou maudit, pratique la vertu ou s'adonne au vice; en un mot, elle est regardée souvent comme le siège de la sensibilité<sup>3</sup>.

La sensibilité elle-même n'a point de nom. Les mots « sentir, percevoir par les sens, perception, sensation des

<sup>1</sup> Matth., x, 39.

<sup>2</sup> Luc, i, 46-47. Cf. Matth., vi, 25; xxvi, 38; Act., ii, 43, etc. Voir Gesenius, *Lehrgebäude der hebräischen Sprache*, in-8°, Leipzig, 1817, p. 752; B. Winer, *Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms*, 5<sup>e</sup> édit., 1844, p. 180-181. — En sanscrit, *âtman*, « souffle, vie, personne, » s'emploie aussi comme pronom des trois personnes et particulièrement de la première. V. P. Regnaud, *Origine et philosophie du langage*, in-12, Paris, 1888, p. 261-262.

<sup>3</sup> Luc, ii, 35; Joa., x, 24, etc. Ἀνάπαισιν ταῖς ψυχαῖς ἐδύσκειν, Matth., xi, 29; cf. Luc, xii, 19-20; περιωπός ἐστιν ἡ ψυχὴ μου, Matth., xxvi, 38; Marc, xiv, 34; ἡ ἐπιθυμία τῆς ψυχῆς, Apoc., xviii, 14, etc., etc. On trouve quelques locutions analogues dans les auteurs classiques, mais ce qui est rare chez eux est fréquent dans le Nouveau Testament.

sens, » ne se lisent jamais dans le Nouveau Testament <sup>1</sup>. Là où nous dirions « sentir, » comme dans le récit du miracle de l'hémorroïsse, qui, après avoir touché la frange du vêtement de Notre-Seigneur « *sentit* qu'elle était guérie, » saint Marc dit : « elle *connut* qu'elle était guérie <sup>2</sup>. »

Le mot « sens, » désignant les organes de la sensation et de la perception, est aussi absent du Nouveau Testament. Les Évangélistes nous racontent que Notre-Seigneur rendait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, mais, pour décrire ces miracles, ils n'emploient pas de termes abstraits, ils nous disent : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, ... les sourds entendent <sup>3</sup>. » Saint Marc connaît le mot *akoë*, qui vient du verbe *akouō*, « entendre » et signifie « l'ouïe, » mais il est si peu habitué aux termes abstraits qu'il emploie ce mot au pluriel dans le sens « d'oreilles <sup>4</sup>. »

Le sens de la vue n'est jamais désigné par un mot abstrait <sup>5</sup>. La Vulgate latine rend par l'expression *visus*, « la

<sup>1</sup> *Αἰσθάνομαι*, « sentir, percevoir par les sens, » ne se rencontre qu'une fois et c'est dans le sens de « comprendre, » et encore est-ce dans saint Luc, ix, 45. *Αἰσθησις*, « perception par les sens, » ne se lit également qu'une fois dans tout le Nouveau Testament, et c'est dans saint Paul, mais dans le sens de « connaissance. » Phil., i, 9. *Αἰσθητήριον*, « la faculté de sentir, » n'est aussi employé qu'une fois, dans l'épître qui se distingue entre tous par l'excellence de son grec, l'Épître aux Hébreux, v, 14.

<sup>2</sup> Marc, v, 19. — La Vulgate a plusieurs fois rendu par *sentire*, le verbe *φρονεῖν*, « penser, juger, » Act., xxviii, 22; Rom., viii, 5; xii, 16; Phil., i, 7; ii, 2, 5; iii, 15; iv, 10; comme elle a rendu *νοῦς* par *sensus*, Luc, xxiv, 45; Rom., i, 28; xi, 34; xii, 2; xiv, 5, etc.

<sup>3</sup> Matth., xi, 5.

<sup>4</sup> *Ἀνεῳχθῆσαν αὐτοῦ αἱ ἀκοαί*, « ses oreilles furent ouvertes. » Marc, vii, 35. *Ἀκοή* est employé dans le même sens, Luc, vii, 1; Act., xvii, 20. C'est d'ailleurs un des sens d'*ἀκοή*. Ordinairement ce mot signifie, dans les Évangiles, « renommée, bruit, » Matth., iv, 24, etc. Saint Paul seul l'emploie dans le sens d'ouïe, Gal., iii, 2, etc.

<sup>5</sup> Excepté dans Luc, iv, 19, mais c'est une citation de la traduction grecque des Septante, qui porte *ἀνάβλεψις*, « la vue. »

vue, » plusieurs passages du texte original, mais celui-ci a un verbe là où la traduction met ce substantif <sup>1</sup>. L'odorat n'est nommé que dans saint Paul <sup>2</sup>. Il est fréquemment question du « goûter <sup>3</sup> » et surtout du « toucher <sup>4</sup> » dans le Nouveau Testament, mais jamais du « goût » et du « tact. »

Les opérations des cinq sens s'exprimaient donc par des verbes : voir, entendre, sentir (par l'odorat), goûter, toucher <sup>5</sup>; encore faut-il remarquer que, quoiqu'il y eût des verbes pour exprimer les fonctions de chacun des sens, *voir* était souvent employé au lieu des autres. C'est ainsi que nous lisons dans Isaïe : « J'ai *vu* la chaleur <sup>6</sup> » au lieu de : je l'ai sentie. Nous retrouvons cet idiotisme dans le Nouveau Testament. Saint Marc nous dit que Notre-Seigneur entrant dans la maison de Jaïre « *voit* le bruit <sup>7</sup> » qu'on fait afin de pleurer la mort de la jeune fille qu'il va ressusciter. Pour « jouir de la vie, » saint Jean dit « *voir* la vie <sup>8</sup>; » pour « ne pas souffrir la mort et la corruption, » saint Luc et saint Jean disent : « ne pas *voir* la mort et la corruption <sup>9</sup>. » Le verbe « goûter » s'emploie aussi quelquefois dans ce sens général. Ainsi nous lisons dans les quatre Évangélistes : « *goûter* la mort <sup>10</sup>. »

<sup>1</sup> Luc, vii, 21; Act., ix, 12, 18.

<sup>2</sup> Ὁσφρησις. I Cor., xii, 17.

<sup>3</sup> Matth., xxvii, 34; Luc, xiv, 24, etc.

<sup>4</sup> Matth., viii, 3, 15; ix, 20, etc.

<sup>5</sup> Ὄραν, ἀκοεῖν, ὀσφραίνεσθαι (ce verbe ne se lit pas dans le Nouveau Testament, mais seulement les substantifs ὀσφρησις, « odorat, » et ὀσμή, « odeur »), γεύεσθαι et ψηλαφᾶν ou ἅπτεσθαι.

<sup>6</sup> Is., xliv, 16.

<sup>7</sup> Marc, v, 38.

<sup>8</sup> Joa., iii, 36.

<sup>9</sup> Luc, ii, 26; Act., ii, 27; Joa., viii, 51.

<sup>10</sup> Matth., xvi, 28; Marc, ix, 1; Luc, ix, 27; Joa., viii, 52; Hébr., ii, 9. Cf. I Pet., ii, 3.

Puisque l'analyse de la sensibilité était si peu avancée chez les Hébreux, nous ne devons pas nous attendre à rencontrer dans le Nouveau Testament la distinction explicite entre la sensation et le sentiment. Elle n'y est pas en effet. L'expression même d'un grand nombre de sentiments et d'affections de l'âme en est absente. Ainsi pour les sentiments les plus profonds qui remplissent l'âme humaine, l'amour et la haine, il y a deux mots qui les rendent, mais les nuances sans nombre qui séparent ces deux extrêmes ne peuvent s'exprimer ni dans l'ancien hébreu ni dans le dialecte parlé du temps des Apôtres, de telle sorte que Notre-Seigneur, pour signifier qu'on ne doit point lui préférer son père ou sa mère, est obligé de dire : « Si quelqu'un vient après moi, et ne *hait* point son père ou sa mère et sa femme et ses enfants et ses frères et ses sœurs et son âme (sa vie) même, il ne peut pas être mon disciple<sup>1</sup>. » Les Pères ont expliqué dans leurs commentaires<sup>2</sup> le sens de cette manière de parler, qui surprend les lecteurs occidentaux; la raison pour laquelle Jésus s'en est servi, c'est la pauvreté de la langue dans laquelle il s'exprimait.

Pour signifier « l'amour, » les auteurs sacrés emploient le mot *agapè*, inusité chez les auteurs classiques<sup>3</sup>, mais qui pour des étrangers devait paraître naturellement formé du verbe *agapaô*<sup>4</sup>. Le mot *érôs*, le verbe *érân*, l'adjectif *erastês*<sup>5</sup> ne se lisent jamais dans le Nouveau Testament<sup>6</sup>. On rencontre

<sup>1</sup> Luc, xiv, 26. Cf. xvi, 3. Voir aussi Rom., ix, 13.

<sup>2</sup> Voir, par exemple, saint Grégoire le Grand, *Hom. xxxvii in Evang.*, 2, t. LXXVI, col. 1275.

<sup>3</sup> Ἀγάπη. Wilke, *Clavis Novi Testamenti philologica*, 3<sup>e</sup> édit. de Grimm, 1888, p. 3; G. A. Deissmann, *Bibelstudien*, in-8<sup>o</sup>, Marbourg, 1895, p. 80.

<sup>4</sup> Ἀγαπάω.

<sup>5</sup> Ἔρως, ἐράν, ἐραστῆς. Voir R. C. Trench, *Synonymes du Nouveau Testament*, trad. Cl. de Faye, in-8<sup>o</sup>, Bruxelles, 1869, p. 48-49.

<sup>6</sup> Voir Cremer, *Wörterbuch der neutestamentlichen Gräcität*, 3<sup>e</sup> édit., in-8<sup>o</sup>, Gotha, 1883, p. 9.

seulement dans saint Paul le nom propre *Érastos*<sup>1</sup>. *Philos*, « ami<sup>2</sup>, » et *philên*, « aimer, être ami, embrasser<sup>3</sup>, » sont employés dans les Évangiles et les Épîtres, mais non *philia*, « attachement<sup>4</sup>. » Le verbe qui signifie « haïr » est assez fréquent<sup>5</sup>; le substantif « haine<sup>6</sup> » n'apparaît jamais dans le texte grec.

La douleur est exprimée par des termes qui signifient ou la douleur de la femme qui enfante<sup>7</sup>, ou la douleur qui se manifeste par des cris et des gémissements<sup>8</sup>. Le substantif et le verbe qui servent à rendre ce sentiment<sup>9</sup> d'une manière générale, ne se trouvent que dans les deux écrivains non palestiniens, saint Paul et saint Luc, qui avaient reçu une certaine culture hellénique. On ne lit aussi que dans saint Luc et dans les auteurs des Épîtres le mot *édonê*, « plaisir<sup>10</sup> : » *euphrainô*, « se réjouir<sup>11</sup> ; » *épipothêô*, « désirer<sup>12</sup>. » Les « passions » n'étant pas distinctes des « désirs »

<sup>1</sup> Act., xix, 22; Rom., xvi, 23; II Tim., iv, 20.

<sup>2</sup> Φίλος. Matth., xi, 19; Luc, vii, 34, etc.

<sup>3</sup> Φιλεῖν. Matth., x, 37; Luc, xx, 46; Joa., v, 20, etc.

<sup>4</sup> Φιλία.

<sup>5</sup> Μισεῖν. Matth., v, 43; xxiv, 10; Luc, i, 71, etc.

<sup>6</sup> Μίσος.

<sup>7</sup> Ὀδίνες, Matth., xxiv, 8; Marc, xiii, 8, etc.

<sup>8</sup> Ὀδυρμός, Matth., ii, 18; II Cor., vii, 7.

<sup>9</sup> Ὀδύνη, Rom., ix, 2; I Tim., vi, 10. Ὀδυάω, Luc, ii, 48; xvi, 24; Act., xx, 38.

<sup>10</sup> Ἡδονή, Luc, viii, 14; Tit., iii, 3; Jac., iv, 1, 3; II Pet., ii, 13.

<sup>11</sup> Εὐφραίνω, Luc, xv, 32; Act., ii, 26; Rom., xv, 40 (citant Deut., xxxii, 43), etc. — « Se réjouir » est ordinairement exprimé par χαίρω, et « la joie » par χαρά. Matth., ii, 10; Jac., xiii, 29, etc. — Matth., ii, 10; xiii, 44; Marc, iv, 16; Luc, viii, 13, etc.

<sup>12</sup> Ἐπιποθέω, Rom., i, 11; II Cor., v, 2, etc.; I Pet., v, 2; Jac., iv, 5. — Ἐπιποθήσις, II Cor., vii, 7, 11, et ἐπιποθία, « désir, » Rom., xv, 23, qui sont inconnus aux classiques, sont employés par saint Paul. Le mot simple πόθος, « désir, » familier aux classiques, ne paraît pas dans le Nouveau Testament, où l'on emploie ordinairement ἐπιποθία, Marc, iv, 19; Luc,

dans l'Ancien Testament ne le sont pas non plus dans le Nouveau<sup>1</sup>.

Quant à l'intelligence, elle s'exprime ordinairement en hébreu par un terme métaphorique qui est tout à fait caractéristique, par *leb*, qui signifie *cœur*. Les écrivains du Nouveau Testament n'ont pas manqué de traduire simplement le mot sémitique pour rendre l'idée d'intelligence, *kardia*<sup>2</sup>. Tandis que le grec classique distingue avec soin le cœur de la faculté de penser, de réfléchir et de raisonner, les écrivains hébreux, au contraire, confondent constamment l'un avec l'autre et considèrent le cœur comme siège de la pensée<sup>3</sup>. De là les locutions : « connaître ou comprendre par le cœur, » en saint Matthieu<sup>4</sup> et en saint Jean<sup>5</sup>; « penser ou

xxii, 45, etc. En général, les Évangélistes, quand il existait plusieurs mots grecs pour rendre un seul mot sémitique, n'en ont pris qu'un seul dont ils se sont constamment servis.

<sup>1</sup> Ἐπιθυμία et ἐπιθυμέω s'emploient pour désigner les passions, surtout mauvaises, Rom., vii, 7; Matth., v, 28, etc. Πάθος, dans le sens de « passion, inclination. » ne se lit que dans Rom., i, 26; I Thess., iv, 5; Col., iii, 5, et πάθημα, Rom., vii, 5. — Πρόσκλησις, « inclination, penchant, » est employé par saint Paul, I Tim., v, 21, mais n'est pas dans les meilleurs auteurs grecs, qui disent καταφέρεια, προσπάθεια, etc.

<sup>2</sup> « Καρδία, spiritualis vitæ sedes atque centrum, mens, animus, ut est cogitationum, cupiditatum, desideriorum, appetituum, voluntatum, consiliorum, studiorum fons et sedes;... speciatim dicitur de ingenio, intelligentiæ facultate ac sede. » Wilke, *Clavis Novi Testamenti*, 3<sup>e</sup> édit. de Grimm, 1888, p. 226.

<sup>3</sup> Ἐκ τῆς καρδίας ἐξέρχονται διαλογισμοί. Matth., xv, 19. Cf. Luc, ii, 35; xxiv, 38; Act., viii, 22. Voir H. Cremer, *Wörterbuch der neutestamentlichen Gräcität*, 3<sup>e</sup> édit., p. 438; Fr. Delitzsch, art. *Herz*, dans Herzog, *Realencyclopädie*, 2<sup>e</sup> édit., t. vi, p. 58; Wittichen, dans Schenkel's, *Bibel-Lexicon*, t. iii, p. 74.

<sup>4</sup> Συνιέναι τῇ καρδίᾳ. Matth., xiii, 15. Voir aussi Act., xxviii, 27. L'esprit obtus est ainsi « un cœur épaissi, » dans les mêmes passages, Matth., xiii, 15; Act., xxviii, 27.

<sup>5</sup> Νοεῖν τῇ καρδίᾳ. Joa., xii, 40.

réfléchir dans son cœur, » en saint Marc<sup>1</sup>; « aveuglement du cœur » pour absence d'intelligence, dans le même Évangéliste<sup>2</sup>; « lents de cœur » pour lourds ou obtus d'intelligence, en saint Luc<sup>3</sup>; « avoir un voile placé sur le cœur, » c'est-à-dire ne pas comprendre, en saint Paul<sup>4</sup>, etc. Saint Paul lui-même, ainsi qu'on le voit par ce dernier exemple, emploie aussi la métaphore de « cœur, » comme saint Luc, pour exprimer l'intelligence, et il en fait très souvent usage. Il y attache même un sens plus précis qu'aux expressions qu'il emprunte aux Grecs pour désigner l'esprit et ses puissances<sup>5</sup>.

Les Grecs employaient souvent, là où les Hébreux disaient « le cœur, » le mot *dianoia*, « intelligence, pensée. » Les Septante, dans leur version, ont rendu quelquefois par ce mot le *leb* du texte original, parce qu'ils connaissaient mieux le grec que la plupart des écrivains du Nouveau Testament. En les citant, saint Matthieu, saint Marc et saint Luc<sup>6</sup> ont reproduit cette expression, mais c'est uniquement par cette citation qu'elle paraît dans les Évangiles<sup>7</sup>.

Par suite sans doute de la métaphore qui fait du cœur le siège de la pensée, saint Matthieu et saint Luc appellent la

<sup>1</sup> Διαλογίζομενοι ἐν ταῖς καρδίαις αὐτῶν. Marc, ii, 6. Cf. ii, 8.

<sup>2</sup> Ἐπὶ τῇ πωρώσει τῆς καρδίας. Marc, iii, 5. Cf. vi, 52; viii, 17; Joa., xii, 40; Eph., iv, 18, etc.

<sup>3</sup> Luc, xxiv, 25. Βραδεῖς τῇ καρδίᾳ.

<sup>4</sup> Κάλυμμα κείται ἐπὶ τὴν καρδίαν αὐτῶν. II Cor., iii, 15.

<sup>5</sup> Πνεῦμα, νοῦς. Cf. J. G. Krumm, *De notionibus psychologicis Paulinis*, in-8<sup>o</sup>, Giessen, 1858.

<sup>6</sup> Matth., xxii, 37; Marc, xii, 30; Luc, x, 27. Saint Paul, qui savait mieux le grec, emploie plusieurs fois διάνοια. Eph., i, 18 (text. vulg.); iv, 18; ii, 3; Col., i, 21; Heb., viii, 10; x, 16. Aussi, I Pet., i, 13; II Pet., iii, 1; I Joa., v, 20.

<sup>7</sup> Excepté Luc, i, 51, dans le *Magnificat* : διανοία καρδίας αὐτῶν, « mente cordis sui. »